

# L'ÉLOQUENCE ET LES JOURNAUX RÉVOLUTIONNAIRES

Laurence VANOFLEN, Maître de conférences (Cslf/Litt et Phi), Université Paris Nanterre

Patrick BRASART, MCF littérature française, Université Paris 8

## Partie 1 – La nostalgie d'une parole agissante au Siècle des Lumières

LV : Bonjour Patrick Brasart, vous avez consacré vos travaux à l'éloquence révolutionnaire. Peut-on dire que l'art oratoire, les journaux que l'on considère normalement comme extra-littéraires, sont indispensables pour comprendre la vie intellectuelle et culturelle du « tournant du siècle » ?

PB : Si l'on veut expliquer l'importance prise par l'art oratoire et le journalisme politique naissant avec la Révolution dans la dernière décennie du siècle, il faut d'abord se rappeler un fait. Nous identifions souvent la Littérature avec un grand L au fictionnel ; roman, théâtre ou au poétique, alors qu'au dix-huitième siècle, le mot « littérature » renvoie à tout ce qui s'écrit, à tout ce qui s'imprime. D'ailleurs, ce que nous appelons aujourd'hui « littérature » est désigné alors par les vocables d'« éloquence » et « Belles Lettres », les genres oratoires en font donc partie intégrante.

Tout d'abord, l'éducation reçue dans les collèges passe massivement par l'apprentissage des littératures de l'Antiquité grecque et romaine. Elle fait étudier, à côté des poètes épiques, dramatiques et lyriques, des orateurs politiques comme Démosthène, auteur des *Philippiques*, dirigées contre le roi Philippe de Macédoine qui menaçait la liberté des cités grecques, ou Cicéron, auteur des *Catilinaires* discours dirigé contre une tentative de coup d'Etat. En toute logique, le dix-huitième siècle développe donc la nostalgie d'une parole forte, susceptible d'influer sur le cours des choses.

Contre des Belles-Lettres inoffensives ou frivoles, ornementales, les philosophes des Lumières se rêvent en orateurs, au moins depuis le *Discours sur les sciences et les arts* de Jean-Jacques Rousseau et sa fameuse *Prosopopée de Fabricius*. L'éloge oratoire des grands hommes devient un genre central de la vie culturelle et la fameuse *Histoire philosophique des deux Indes* de l'abbé Raynal est parsemée de harangues dont la plus célèbre est l'apostrophe aux insurgents américains où l'éloquence s'associe à la liberté.

Aussi, lorsque l'éloquence politique renaît enfin concrètement à partir de 1789, avec l'ouverture des États Généraux, elle est perçue comme un outil politique, certes, mais aussi elle est reçue dans sa dimension esthétique. Pour tous les contemporains, on ne peut persuader en effet sans dire et plus les enjeux de la prise de parole seront grands, plus le verbe aura de force et de beauté.

Au début de la Révolution, un des plus importants critiques littéraires du temps, La Harpe, qui paradoxalement plus tard dénoncera la langue révolutionnaire, présente donc Mirabeau, le leader oratoire de la Constituante, comme le Démosthène ou comme le Cicéron de la France. Il demande qu'on institue un cours supérieur d'éloquence où les meilleurs discours de l'Assemblée nationale seraient étudiés. Et cette dernière, pour un écrivain comme Chamfort, est destinée à remplacer l'Académie française.

LV : Oui mais la valeur littéraire attribuée à un discours politique ne cache-t-elle pas simplement la préférence idéologique des critiques ?

PB : Bien entendu, le niveau politique du jugement critique vient souvent parasiter le niveau esthétique, jusqu'à l'étouffer parfois complètement. Mais notre distance par rapport à la Révolution nous libère. Comme le rappelait Burke, le théoricien du sublime, un cataclysme ne peut pas être vécu esthétiquement par ceux qui en sont les victimes directes, mais à distance, il peut l'être.

Ainsi, nous pouvons apprécier la manière dont va émerger, dans un camp politique donné, un orateur qui sera celui qui saura le mieux tirer parti de sa situation dans le champ des affrontements idéologiques. Les révolutionnaires eux-mêmes étaient d'ailleurs les premiers à reconnaître les talents oratoires de leurs adversaires. Ainsi, à la Convention, les Montagnards, en combattant les Girondins, ne cessent de les dénoncer comme des enchanteurs, des beaux parleurs qui subjugueraient les opinions par la magie de leur verbe et d'autant plus dangereux et d'autant plus à combattre de ce fait.

## Partie 2 – Quelques figures d'orateurs à retenir

LV : Et quelles seraient selon vous les principales figures d'orateurs à retenir ?

PB : On pourrait citer des dizaines de noms, mais parmi les orateurs de tout premier plan, figurent sur la Constituante Mirabeau et Barnave du côté gauche ; et du côté droit l'abbé Maury et Cazalès. Sous la Législative et la Convention, Vergniaud et Guadet pour les Girondins, Danton, Robespierre et Saint-Just chez les Montagnards. Mais s'il fallait ne retenir qu'un seul nom, ce serait celui de Saint-Just. Entouré d'une aura tragique d'archange de la Terreur, guillotiné à 26 ans avec Robespierre, il s'impose entre 1792 et 1794 comme un théoricien et un praticien du laconisme. Son incomparable hauteur de ton répudie tout compromis. « Ce qui constitue une République, c'est la destruction totale de tout ce qui lui est opposé. », écrit-il de façon lapidaire.

Toutefois, ce sont d'abord des textes écrits pour être proférés en public. Il faut un effort de lecture pour imaginer cette performance orale. L'on ne peut les apprécier sans connaître un contexte ; la situation politique, les rapports de force, contexte en perpétuel changement de 1789 à 1794. Et la langue oratoire de la Révolution, faite des tournures du grand style, est à mille lieues de la langue courante du vingt-et-unième siècle.

## Partie 3 – Des journaux qui font « œuvre »

LV : Nous avons mentionné au début de notre entretien la naissance du journalisme politique. Certains journaux ont-ils pris la même valeur que les discours ? Et si oui, pourquoi ?

PB : Le journalisme politique, né avec la Révolution, revendique aussi l'exercice d'une sorte de magistrature. Tribun du peuple, placé entre le peuple et ses représentants, médiateur, le journaliste rivalise avec les orateurs de l'Assemblée dont il adopte d'ailleurs la posture oratoire, haranguant et exhortant le public de ses lecteurs et potentiellement la nation entière. Parmi les innombrables titres éclos à cette époque, trois au moins ont fini par se métamorphoser en œuvres, ceux de Marat, d'Hébert et de Desmoulins.

Marat, autoproclamé « l'ami du peuple », a une façon unique à la fois d'identifier sa vie à sa mission de journaliste et d'entretenir un dialogue permanent avec son destinataire, le peuple, qu'il blâme et sermonne inlassablement, lui reprochant son apathie et sa naïveté, tout en organisant de façon croissante ses numéros autour du courrier des lecteurs. Il diffuse aussi des nouvelles alarmistes et demande sans cesse de façon croissante le châtement des traîtres.

Hébert, lui, emprunte dans son journal l'identité burlesque du Père Duchesne, un homme du peuple bourru n'ayant pas la langue dans sa poche, tout droit venu du genre théâtral de la parade. Il ponctue son discours d'innombrables jurons, bougre, foutre au premier chef, et de saynètes cocasses pour exiger la liquidation physique de ses adversaires. Un journal satirique contre-révolutionnaire, *Les Actes des Apôtres où écrivait Rivarol*, lui avait frayé la voie.

Enfin, Camille Desmoulins est, pour Michelet, « le plus grand écrivain du temps ». Il dirige deux journaux, les *Révolutions de France et de Brabant*, puis, sous la Terreur, *Le Vieux Cordelier*, pour combattre les accusations des « exagérés » (des Hébertistes) contre les Dantonistes. Il y proteste contre « le poison de la crainte », et le maintien de la terreur, l'antithèse de l'idéal utopique de vraie justice, de bonheur et de liberté, de la Révolution.

LV : Et pour conclure, Patrick Brasart, que pourrait-on retenir de cette littérature révolutionnaire ?

PB : Sans doute que l'éloquence révolutionnaire, comme le journalisme, viennent incarner le rêve caressé de longue date par l'homme de lettres, par le philosophe des Lumières, d'être le porte-parole et/ou le guide de l'opinion. Après avoir été longtemps méprisée comme pure rhétorique, cette éloquence peut d'ailleurs nous fasciner car elle témoigne d'un monde aux espérances grandioses, aux enjeux formidables où le sublime sature les prises de parole, en contraste avec la parole politique actuelle, souvent appauvrie par les conseillers en communication, et réduite à d'insipides éléments de langage.

LV : Je vous remercie, Patrick Brasart.